Finnegas

Paul Kingsnorth

> Dieu n'a pas besoin de descendre sur une montagne, car la montagne elle-même est la révélation. Nous n'avons qu'à la contempler et nous saurons comment vivre.
>
> John Moriarty

J'aimerais vous dire quelques mots sur ce virus et ce qu'il nous apprend, tout ce que nous devrions apprendre de lui. J'aimerais joindre ma voix à la foule et que ma voix porte au-delà d'elle.

J'aimerais dire : à Venise, les poissons nagent à nouveau dans les canaux, maintenant que les humains ont cessé de les polluer.

J'aimerais dire : au-dessus de l'Italie et de la Chine, les nuages de pollution atmosphérique se sont dissipés, maintenant que les hommes ne les produisent plus avec leurs voitures, leurs avions, leurs usines.

J'aimerais dire : en Chine, les 80 000 décès prématurés que cette pollution aurait provoqués ont été évités grâce à l'interruption de l'économie.

J'aimerais dire : à New York, la teneur de monoxyde de carbone dans l'air a chuté de 50 % en une seule semaine.

J'aimerais dire : la nature se rétablit rapidement lorsque nous cessons de piller ses richesses.

J'aimerais dire : humains, ouvrez les yeux.

J'aimerais dire : nous sommes capables d'en tirer des leçons, nous sommes capables de changer.

En ce jour de l'équinoxe de printemps, je suis accroupi sous un soleil froid, au bord de l'étang. En compagnie de mes enfants, nous regardons les têtards se tortiller hors de leur gelée sous les peupliers en feuillaison. Le monde change.

Aujourd'hui, c'est le jour où les rayons du soleil naissant éclairent les passages des anciennes tombes néolithiques de Carrowkeel, de Loughcrew, de Newgrange. Aujourd'hui, à Stonehenge, à Wayland's Smithy, à West Kennet, sur toutes ces îles de l'Atlantique, la lumière du Ciel perce l'obscurité de la Terre. Aujourd'hui, *aérios* a rendez-vous avec *chthón*.

Néolithique : nous pensons savoir ce que ce mot signifie, mais il est seulement l'une de nos catégories. Quand nous disons *Néolithique*, nous

pensons : les oubliés, les inconnus, les premiers agriculteurs. Quand nous disons *Néolithique*, nous pensons : qui étaient-ils ? Quel était leur monde ? En quoi était-il si différent du nôtre, sous un ciel identique ?

Leur monde, le monde de ces peuples depuis longtemps supplantés, était un monde de tombes ; un monde d'amples tumulus élevés sur les hauteurs, un monde de tumulus comme le ventre enceint de la Terre, un monde de tumulus à travers lesquels, à chaque équinoxe, un rayon de soleil perçait, entrait dans le ventre de la Mère, semait une vie nouvelle à chaque printemps.

J'écris cela le jour de l'équinoxe, à l'époque de l'étrange et vaste épidémie.

J'aimerais vous dire, si je le pouvais : voilà ce qu'ils savaient. Qu'à chaque printemps, le Ciel doit rencontrer la Terre, qu'aucune vie n'est possible sans le Ciel et la Terre, sans *chthón* et *aérios*. Qu'à vivre sans l'un ou l'autre, vous établirez un monde bancal, ce monde pourra vous sembler achevé mais il sera incomplet, et un jour il tombera et vous tomberez avec lui.

J'aimerais dire : au fond, nous l'avons bien cherché.

L'écrivain irlandais John Moriarty a beaucoup écrit sur *chthón*. Sa vie a été consacrée à la recherche des moyens de réincorporer ce que nous avons perdu, de nous réorienter, de corriger l'Erreur occidentale. Dans son autobiographie, *Nostos*, il écrit : « En ancien grec, *chthón* désigne la Terre dans ses profondeurs secrètes et obscures, et ce mot distingue plus que tout autre les Grecs anciens des Européens modernes. Les Grecs avaient le mot, nous ne l'avons pas. Les Grecs avaient les rites et les croyances allant avec le mot, nous ne les avons pas. Les Grecs avaient la sagesse allant avec le mot, nous ne l'avons pas. Les Grecs avaient le sens de l'intériorité spirituelle allant avec le mot, nous ne l'avons pas. Dans l'espoir de continuer à bénéficier de ses pouvoirs obscurs mais potentiellement bénéfiques, les Grecs versaient dans ce royaume des libations de vin, de miel ou d'eau sucrée à la menthe, ce que nous ne faisons pas. »

J'aimerais dire que nous avons oublié *chthón*, avec nos stations spatiales et nos pensées célestes, nos progrès et nos chaussures immaculées, nos désinfectants pour les mains et nos respirateurs, nos caveaux en béton et nos fluides d'embaumement ; que pendant une courte période, nous nous sommes évadés dans l'*aérios*, ou nous nous sommes imaginés l'avoir fait, et à présent nous allons devoir retourner sous terre et soyez assurés que nous y serons traînés par la Harpie contre notre volonté, et nous nous battrons et nous combattrons encore quand le soleil descendra dans les profondeurs, nous dévoilant à nouveau ce qui est gravé en bas sur les pierres.

Tu peux oublier *chthón*, mais *chthón* ne t'oubliera pas.

J'aimerais dire que je sais ce qu'il faut faire face à tout cela, ou ce qu'il faut en apprendre. J'aimerais vous l'enseigner afin que vous puissiez

apprendre également. J'aimerais être un prophète, en cette époque qui en a si douloureusement besoin.

Malheureusement, je ne suis pas qualifié pour ce rôle. Je ne sais rien du tout, et j'apprends, péniblement, que c'était là mon enseignement depuis le début.

Je ne sais rien.

Ma société ne sait rien.

Toutes les choses que j'ai été éduqué à considérer comme de la connaissance : mes A, mes diplômes de l'université d'Oxford, tous les livres que j'ai lus et écrits, tous les arguments que j'ai appris à élaborer, toutes les idées que j'ai appris à formuler, tous les concepts que j'ai appris à énoncer. Tout ce travail intellectuel, toutes ces manières européennes modernes de voir, de comprendre, de contrôler, de gérer, de diriger le monde :

Non.

Ce n'est rien de tout cela.

L'un des plus célèbres cycles de mythes de l'Irlande celtique conte l'histoire de la vie du grand guerrier Finn McCool. Finn, dans son enfance, fut l'apprenti d'un vieil ermite des bois du nom de Finnegas. Finnegas avait, sa vie durant, cherché à pêcher un saumon insaisissable installé dans un bassin sous une futaie de noisetiers. Les noisetiers possédaient une puissante magie ancienne et ils transmettaient toute la connaissance et la sagesse du monde au saumon, quand leurs noix tombaient dans l'étang et qu'il les avalait.

La sagesse venait de la terre, à travers les arbres, pour descendre dans l'eau, et Finnegas savait que s'il pouvait attraper et manger le saumon, alors toute cette sagesse deviendrait sienne.

Un jour, à sa grande joie, Finnegas attrapa finalement le saumon. Il le posa sur le sol et demanda à Finn, son apprenti, de le cuisiner pour lui pendant qu'il allait se recueillir dans les bois, afin de se préparer à son grand moment.

« Cuisine le saumon, dit-il à Finn, mais ne mange rien. »

« Oui, maître », dit Finn.

À son retour, Finnegas, croisant les yeux de Finn, se rendit compte immédiatement que tout avait changé. La catastrophe avait eu lieu.

« As-tu mangé le saumon ? » demanda-t-il. « Non, maître », répondit Finn. « Mais… »

En cuisinant le saumon, Finn avait vu apparaître une ampoule sur sa peau. Peut-être parce qu'il désirait que le repas pour Finnegas soit parfait après toutes ses années de quête, il avait pressé l'ampoule avec son pouce et s'était ébouillanté la main avec l'huile chaude du poisson en train de cuire. Instinctivement, il avait levé son pouce vers sa bouche pour aspirer la douleur.

Dans les yeux de Finn, Finnegas contemplait à présent toute la sagesse du monde, et voyait aussi que c'était Finn, et non lui, qui était destiné à la grandeur. Finnegas prenait conscience que le rêve de sa vie, l'œuvre de sa vie, n'était pas ce qu'il avait cru. Tout ce qu'il avait appris, le grand moment auquel il pensait s'être préparé :

Non.

« Mangez, maître », dit Finn, en offrant le poisson à Finnegas, « car c'est votre œuvre ». Mais Finnegas refusa. « Non », dit-il. « Non, le poisson est à toi, Finn, et une partie de moi a toujours su qu'il en serait ainsi. L'œuvre est tienne, Finn. La mienne consistait à m'y préparer. Mange le poisson, et fais bon usage de ce que tu apprends. »

Peut-être avons-nous pensé, vous et moi, qu'un jour nous mangerions ce saumon. Peut-être avons-nous pensé que si nous travaillions assez dur, si nous apprenions suffisamment, nous pourrions l'attraper et en tirer des enseignements, nous pourrions sauver le monde, le changer, le rendre plus sage.

C'est ainsi que je pensais, l'ayant probablement appris à l'université. À présent, je pense que moi, nous, nos générations, ceux parmi nous qui ont été élevés dans la machine, élevés pour respirer en elle, pour dépendre d'elle, ceux d'entre nous conçus et disciplinés par elle et qui ont écrasé le monde sans réfléchir – la sagesse à venir n'est pas la nôtre.

Nous n'échapperons jamais à ce qui nous a fait et à ce que nous avons fait. Nous n'y sommes pas préparés.

Nous ne sommes pas ceux qui mangeront le saumon. Nous ne sommes pas Finn.

Mais peut-être pourrions-nous, avec de la chance, être des Finnegas.

Peut-être pourrions-nous, avec de la chance, préparer le terrain pour ce qui est à venir.

L'œuvre est tienne. La mienne consistait à m'y préparer.

Tu ne peux utiliser les outils du maître pour démanteler la maison du maître. Tu ne peux utiliser tes arguments et tes concepts pour accéder à *chthón*. Tu ne peux utiliser ton diplôme de l'université d'Oxford pour construire un monde au sein duquel les diplômes de l'université d'Oxford seront perçus avec l'incompréhension qu'ils méritent.

Il est bon d'apprendre combien j'en sais peu, et à quel point nous comptons peu.

Maintenant je dirai ce que je crois : que cette civilisation n'apprendra rien de ce virus. Tout ce qu'elle désire, c'est renouer avec sa normalité. Sa normalité : les vols et les cafés au lait bon marché. Sa normalité : les Chinoises cousant nos T-shirts sous la surveillance de gardes armés. Sa normalité : les feux de brousse bibliques et les barils de pétrole. Sa normalité : les escapades urbaines et les conférences internationales et les enfants

africains qui s'empoisonnent en triant le plastique que nous avons déversé sur leurs côtes. Sa normalité : la pollution par les nitrites et les souches en feu et la mort des mers.

Tout cela, nous l'avons rendu normal, et nous ne savons pas comment le défaire, ou – chuchotez-le – nous ne le voulons pas.

Mais la Terre le sait, et elle le défera.

Il s'avère que nous n'avons jamais rien contrôlé.

Le contrôle est ce qu'accomplissent les civilisations. Peut-être est-ce ce qu'elles sont. Le cœur de leur histoire. Si nous pouvons contrôler le monde, nous pouvons nous protéger de l'obscurité qu'il contient. Nous pouvons nous protéger de ce qui se trouve sous terre, dans les tombes. Qui n'aspire pas à être protégé ? Mais qui, en définitive, pourra jamais l'être ?

Plus loin dans son autobiographie, Moriarty écrit qu'il tente d'entrer dans la culture. Dans une culture si sûre d'elle-même qu'elle n'aurait jamais besoin de devenir une civilisation.

De telles cultures ont déjà existé. D'autres viendront. Mais pas encore. Et leur émergence ne sera pas de notre fait. Nous en sommes incapables. Ce n'est pas notre œuvre.

Qui sait ce qui nous attend ? Le virus viendra peut-être et m'emportera, moi avec ma poitrine fragile, moi avec mes toux d'hiver, aggravées chaque année par la terre humide de l'Atlantique en laquelle je suis enraciné, et il n'y aura rien à y faire. Alors mes atomes et ma lumière retourneront d'où ils viennent, ou iront ailleurs, et les choses se passent ainsi, et quand exactement l'avons-nous oublié ? Quand exactement avons-nous décidé que notre minuscule masse éphémère d'atomes, nommée, adaptée et pourvue d'un rôle, emplie de mots et d'histoires, devait avoir le droit de persister dans sa petite forme alors que tout n'est que changement et mouvement ?

Rien ne compte, et c'est pourquoi tout compte.

Voyez : le soleil perce le tunnel ; à l'aube de l'année qui vient, le ventre de la Mère est à nouveau ensemencé. Quelque chose naîtra avec l'été. Vous n'avez pas besoin de le répertorier, de le comprendre. Vous n'avez pas besoin d'en apprendre quoi que ce soit.

Vous pouvez simplement contempler sa venue.

Les cultures durables sont celles qui ne construisent pas. Les cultures durables sont celles qui ne cherchent pas à savoir ce qui ne peut être connu. Les cultures durables sont celles qui rejoignent leur *chthón* sans poser de questions. Des cultures qui savent être, qui voient le soleil sur la montagne et disent : oui, voilà la révélation.

Les peuples durent quand ils ne mangent pas les pommes qui ne leur sont pas destinées, quand ils ne volent pas le feu qu'ils ne comprennent pas. Les peuples durent quand ils s'assoient au soleil et ne font rien.

Tirons les leçons de cette expérience ! disons-nous. Faisons de cette crise le moyen de nous améliorer ! Des personnes meilleures, des personnes plus organisées, des personnes plus judicieuses. Des personnes plus soignées, des personnes plus efficaces. Devenons durables ! Apprenons à raconter de nouvelles histoires, maintenant que les anciennes se sont effondrées !

Nous devrions dire : les histoires étaient le problème. Nous devrions dire : plus d'autres histoires, pas venant de nous.

Nous devrions dire : brisons les histoires, brisons-les toutes. Aucune ne devrait être conservée.

Nous devrions dire : plus de normalité. Ni maintenant, ni jamais.

Nous devrions dire : nous pouvons mourir à tout instant, et il en est ainsi de toute éternité. Contemplez la beauté !

Nous devrions dire : voyez la lumière du soleil se faufiler vers les passages des tombes.

Nous devrions dire : quelque chose est sur le point d'être éclairé.

Nous devrions dire : contemplez.

Traduit de l'anglais par Jacques Luzi et Mathias Lefèvre

Ancien militant écologiste et journaliste (*The Independent, The Ecologist*), **Paul Kingsnorth** cultive désormais son jardin, fait, avec sa femme, l'éducation buissonnière de leurs deux enfants et écrit, dans le coin d'Irlande où il vit. En 2009, il a cofondé, avec Douglas Hine, le Dark Mountain Project, un mouvement d'écrivains et d'artistes mû par une interrogation centrale : comment vivre en tant qu'humain dans un monde que les humains détruisent ? Paul Kingsnorth est l'auteur de deux recueils de poèmes (*Kidland and Other Poems*, Salmon Poetry, 2011 ; *Song from the Blue River*, Salmon Poetry, 2018), de trois romans formant une trilogie (*The Wake*, Unbound, 2014 ; *Beast*, Faber & Faber, 2016 ; *Alexandria*, Faber & Faber, à paraître en 2021, le dernier, dit-il, qu'il écrira) et d'un recueil d'essais (*Confessions of a Recovering Environmentalist*, Faber & Faber, 2017). Dans son dernier livre paru, *Savage Gods* (Little Toller, 2019), il expose ses doutes récents à l'égard des mots : dépeignent-ils la véracité du monde, ou participent-ils d'un mensonge le corrompant ? ❧ « Finnegas » a paru initialement dans *Emergence Magazine*, mars 2020, <emergencemagazine.org>. Il est ici republié avec la permission de l'auteur et d'*Emergence Magazine*.